

IX

Le voyage dura quatre jours. La cinquième étape fut faite de nuit pour arriver au camp à l'heure où les ténèbres se dissipent.

Des palmiers, des bananiers, des lataniers et des bambous réunis en petits bosquets abritaient les huttes délabrées semées le long de la route comme des relais. Le brouhaha des haltes, les cris, les voix, les discussions accentuaient encore l'étrangeté du campement dans la paix profonde de ce désert. Dédaigneuse et fière, Sen aurait pu se croire la princesse raffinée qui a séduit un géant barbare.

Réveillée par la diane, la caravane était répartie dans la nuit noire, marchant comme à tâtons en une longue file. Les deux points minuscules qui servaient à la diriger devinrent de pas en pas plus brillants ; — dans les grandes étendues uniformes, dans le sable, la brousse ou sur la mer, les lumières bien souvent sont trompeuses. La route sembla démesurément longue ; — lorsque sous les premières lueurs les feux devinrent à peine des scintillements, ils parurent très éloignés. A mesure

que le jour fut plus clair, les reliefs du camp s'accusèrent : il était au contraire tout proche.

Les murs blancs d'un bastion, les découpures de petits édifices de bambou, deux bâtiments longs couvraient un plateau, presque accolé aux collines dont les mamelons gris et noirs se prolongeaient au loin. Au-dessus des herbes et si basses qu'elles étaient comme une flotille de radeaux sur un lac jaunâtre, les toitures d'un village, peut-être d'une petite ville, s'abritaient à l'ombre de panaches de feuillages, réduits ainsi à l'aspect d'ilots touffus.

Sen connaissait la renommée de ce village, loyal en même temps aux pirates et aux envahisseurs, payant fidèlement double impôt et jusque-là respecté, sans doute, grâce au camp voisin. Elle le savait réservé pour la bonne attaque, celle qui ne doit pas échouer. Ne lui avait-on pas souvent promis une part des richesses que les habitants avaient gagnées par leur commerce avec le haut et le bas de la rivière, les hauts plateaux et la frontière chinoise ?

Le regret du dernier échec sombra dans un rêve. Tous ceux qui cheminaient avec elle y jouaient un rôle : l'inspecteur et son petit cheval, les miliciens, les femmes dont l'épaule pliait sous le faix du bambou chargé de paquets lourds à ses extrémités, comme la tige d'une balance de ses plateaux, les enfants mal peignés, le cuisinier loustic et sournois, les jeunes femmes et aussi ses porteurs, le vieux, raidi pour ne pas donner

de secousses au hamac, et le jeune, le bourreau, dont la vue tous ces jours lui avait paru être une menace. Ils étaient réunis en troupe encore et marchaient à peu près dans le même ordre : le butin, les femmes, les soldats, les enfants turbulents et, en tête, bien en vue, le blanc, houspillé, traité comme un prisonnier. Il y avait aussi le cuisinier, distribuant à tout le monde de grands coups de rotin. (En ce point, seulement, Sen trouvait le rêve étrange.) Il y avait aussi d'autres gens, des Chinois aux belles robes, à la tresse pendante, des Annamites chargés d'une cangue et des filles au visage inconnu. Thi-Sen venait ensuite entourée de grands drapeaux et de parasols d'honneur, côte à côte avec un mandarin couché dans un hamac magnifique. D'autres soldats se pressaient autour d'eux en criant très fort. Certains ressemblaient à ceux qu'elle avait vu décapiter et dont Bouddha n'avait pas voulu la mort...

Une halte brusque « cassa » le songe à cet endroit et Sen ouvrant les yeux revint à la réalité. Elle pensa à Le Loi, le héros qui, jadis, aidé par un Dragon métamorphosé en épée invincible, chassa, après une lutte acharnée, de bien grands adversaires, braves et rusés, aux armées innombrables : les Chinois...

Le sentier maintenant était une ligne claire dans un espace débarrassé d'herbes et de joncs pour empêcher l'approche sournoise des fauves, des reptiles et des brigands.

Le camp surgissait à quelques mètres sur un plateau rocailleux. Deux haies de pieux le ceinturaient à la base et au sommet. Les maisons étaient dominées par deux petites cages fixées à quatre gros bambous où s'agitaient deux silhouettes d'hommes. Une ligne de curieux regardait les arrivants. Un Français, armé comme l'autre, les bousculait.

Un clairon vibra, celui de la colonne répondit. Les soldats se rangèrent, et en haut d'un mât, au-dessus des toits et des cages, un drapeau flotta.

Sen trouva ce camp formidable. Elle n'avait jamais imaginé l'endroit où vivaient les soldats. Le palais de l'Empereur ne lui aurait pas donné une plus grande surprise.

Pour arriver à la poterne, il fallait se rapprocher du village. Curieuse et insolente, lançant des lazzis et riant de tout, la population attendait à l'entrée. La petite troupe défila. La correction saccadée des hommes contrastait avec la débandade des porteuses sautillantes qu'ils semblaient pourchasser, suivis eux-mêmes par les femmes aux mines boudeuses, humiliées des sarcasmes, et les enfants dont l'entrain était tombé. Thi-Sen fermait la marche, elle avait désiré être un peu à l'écart. Elle était si grave, si impassible, que les plaisanteries se turent à son passage. Elle eut le sentiment d'être reconnue dans son beau hamac, aux extrémités grimaçantes, pour une dame de grande distinction ayant oublié ses parasols d'honneur, sa pipe et sa boîte à bétel...

Le chemin gravissait de biais le plateau après

la première sortie. Après de la seconde enceinte, le peloton chargé de la garde attendait pour les saluts.

Des sonneries encore, un cliquetis d'armes, l'arrêt sec de la troupe surprenant l'avant-garde, déroutant les suivants, un grand silence solennel, un ordre et des cris : la vie normale du camp recommençait.

Les soldats entrèrent dans leurs cases et les blancs gagnèrent leur maison. Femmes et enfants accroupis le long de la haie, au soleil, n'osant bouger, attendaient. Les porteurs de Sen, n'ayant pas reçu d'ordre demeuraient debout, le hamac sur l'épaule.

Déjà, devant les portes, les miliciens contaient les incidents de l'expédition. Des badauds s'approchaient, l'insulte et l'ironie aux lèvres ; les femmes se montraient curieuses surtout des nouvelles venues ; celles-ci, craintives ou exténuées, restaient indifférentes à leurs plaisanteries et muettes à leurs questions.

Sen eût voulu bouger, remuer, crier, faire la grimace ou rire, abandonner enfin la fixité de son attitude ; — sa dignité lui ordonnait précisément d'exagérer son dédain pour ce qu'elle pouvait voir ou entendre ; son regard suivait les petits chemins tracés sur le dos du bourreau par les gouttes de sueur qui tombaient, égales, lentes, descendaient aux reins, longeaient les cuisses.

Le soleil devenait si chaud que Sen, risquant de compromettre son attitude dut abriter sa tête d'un lambeau d'étoffe... Fort heureusement le cuisinier l'aperçut et un gamin du camp vint tenir comme un parasol, un très vieux parapluie dont l'étoffe était fendillée à tous les plis.

Ce fut ainsi que l'inspecteur Bonneaud trouva, deux heures après l'arrivée, sa petite amie. Elle lui parut si comique qu'avant de la délivrer, il appela son camarade pour en rire. Elle eut honte d'inspirer cette gaieté à laquelle elle ne pouvait répondre. Ayant assujéti ses sandales entre le pouce et l'index, suivie de l'enfant absolument nu, hissé sur la pointe des pieds pour élever bien haut le parapluie, elle se dirigea vers la plus grande case.

Les officiers disparurent encore. Sen examina le camp.

Le sol brun roux du préau avait la teinte des pierres sur lesquelles le soleil a séché l'eau de nombreuses averses. Les herbes ne reprenaient leur liberté qu'après l'enceinte extérieure, mais sur les flancs du plateau, elles cachaient à peine les pierres pointues qui interdisaient l'escalade aux pieds nus, quelque durcis qu'ils fussent.

Il n'y avait nulle haute verdure, nul panache, nulle branche. Les soldats occupaient deux bâtiments longs formant un angle droit. Les parois, construites de feuilles et de roseaux aplatis en

claire, maintenues par une double armature de bambous entrelacés, les toits en pente douce composés de plusieurs couches de lataniers reposant sur des chevrons aux extrémités débordantes, faisaient un ensemble symétrique. Les ouvertures, fermées d'une natte, servaient en même temps de fenêtres. Le bâtiment le plus proche en avait plusieurs, une moitié ayant été divisée en petits compartiments pour les gradés. Sen s'étonna des lignes si droites, de la solidité de ces maisons construites cependant à peu près comme les huttes des pêcheurs.

Le bastion occupait le centre de la ligne, vers la montagne. C'était la seule construction sérieuse. Il avait fallu faire sauter des rochers pour arriver à bâtir cette tour carrée, découpée au sommet de petits créneaux sous un toit de chaume à quatre pans. Les murs nus, droits, d'un blanc éclatant étaient percés au ras du sol d'une porte basse, et, à mi-hauteur, de meurtrières.

Le drapeau flottait près de là, en face même de l'entrée, gardé par un mirador : l'une de ces cages au plancher à claire-voie, au petit toit minuscule où veillent les sentinelles et qui, perchées sur de grands bambous, s'aperçoivent de loin et dominent le pays.

La case des blancs, construite en bois, rectangulaire et lourde, prenait le troisième côté. Une véranda l'entourait, prolongeant en bordure presque plate le toit en dos d'âne où quelques tiges détachées et relevées ressemblaient à des flèches à demi enfoncées.

La quatrième face du camp formait une terrasse dont la porte flanquée du second mirador, coupait la clôture. Pour l'orner les soldats avaient construit un encadrement de bambous où se balançait une belle lanterne chinoise, pansue et énorme.

Sen constata que la grande case cachait deux petites huttes. Dans l'une on abritait les chevaux et dans l'autre, toute petite, devaient dormir les marmitons. La roche, près de là, tombait à pic dans un jardinet.

Connaissant le camp, elle regarda la campagne.

A l'ouest, la place était toute jaune et grise, avec des flaques d'eau miroitantes, rizières ou mares, à l'angle formé par la rivière et son affluent. Cet affluent étroit disparaissait bientôt derrière les montagnes. De loin Sen avait cru que les mamelons se prolongeaient à perte de vue. Partant de son village, la chaîne finissait là, dans une déchirure abrupte ouvrant un coin du ciel. Sa masse à peu près égale dans la monotonie de ses verdure foncées, égayées parfois d'un tronc blanc ou de la pelure claire d'un roc, pesait sur la plaine et fermait l'horizon au sud, ainsi qu'une barrière énorme, — avec un seul creux : la passe, invisible du camp, dont s'étaient servis les miliciens. Les Génies y avaient leurs repaires, l'audacieux qui tentait de s'y aventurer n'en revenait point. Un vieil homme, séduit par les richesses qu'on y prétendait cachées, avait risqué l'aventure, autrefois, avec quelques compagnons. Ceux-ci étaient morts, s'il avait pu échapper c'était pour dire aux hommes l'inutilité de leurs tentatives.

Tremblant encore de peur, il conta des choses fantastiques qui eussent empêché les plus audacieux d'imiter sa témérité.

La rivière avait aussi ses légendes, mais elles étaient moins terribles ; elle occupait le rang sympathique à côté de la Montagne, de la Forêt et de la Plaine. Elle venait de très loin et allait très loin. Après être descendue en ligne presque droite vers un angle du camp, elle obliquait brusquement au Nord, encadrée d'une végétation magnifique, flanquée de petites oasis de palmes, de barrières aux feuilles graciles et de haies touffues. Elle engraisait de son limon les rizières et aidait à la poussée vigoureuse des grands arbres.

Un arroyo géométrique dans ses coudes, creusé pour fertiliser un peu plus cette terre qui pompe comme une éponge l'eau des plus grandes pluies, coupait la campagne.

A quelque deux cents mètres du plateau, au nord-est, frôlé par le fleuve dont le bord avait été, par prudence, déboisé, le village étendait ses maisonnettes. Autant qu'il était possible d'en juger celles-ci n'avaient ni la forme ni l'aspect des cases de roseaux et de feuilles. Elles n'étaient pas non plus réunies à touche-touche en désordre : une grande rue, des petites ruelles séparaient leurs murs de pierre et leurs cloisons en planches.

De grands arbres croissaient autour et dans les courettes, des aréquiers, dont le tronc droit et lisse veut approcher ses branchages du ciel, élevaient leurs palmes.

Les rizières commençaient aussitôt après, divisées en petits carrés par de petits talus. Près d'elles, plantés régulièrement, des bananiers assomblaient leurs feuilles immenses et basses, lissées si purement qu'on les croirait peintes.

La plaine accaparait tout l'espace entre la rivière et les montagnes. Elle semblait avoir permis aux cultures d'occuper seulement un petit coin. Le sentier suivi par la troupe se devinait à peine parmi les roseaux, les herbes et les broussailles.

La forêt formait une immense tache sombre, très brune, dans le lointain, à l'endroit où l'azur du ciel rejoignait le gris cendré des herbes.

Cet horizon était à la fois très beau et sauvage. Il était silencieux et paraissait désert. Son charme pouvait séduire ou sa solitude effrayer. Il n'était pas possible de rester indifférent ; Thi-Sen ne savait pas comprendre la poésie des choses. Elle avait regardé par curiosité, pour voir, pour s'orienter aussi un peu. Son village au bout des montagnes était au-delà encore de la forêt ; la rivière décrivait une large boucle derrière les grands arbres avant de le toucher ; elle tournait ensuite la montagne avant de gagner l'autre fleuve, plus grand encore, qui conduisait ses eaux à la mer.

En face, après les toits, l'eau et l'autre plaine qui se continuait sans fin, on devait trouver la frontière. A gauche et derrière, s'étendaient encore, disait-on, d'immenses forêts... le pays des sauvages.

Thi-Sen ayant vu, revint vers la maison. Elle

choisit un coin d'ombre et voulut s'asseoir, ce coin était habité. Elle se leva hâtivement, fit quelques pas, et se jugeant à distance protectrice, elle commença à échanger avec un singe quelques petites grimaces.

X

Cet assaut lassa vite les deux adversaires. Le singe fut dépité de ne point trouver des contorsions assez comiques et Sen avait toujours un peu peur qu'il ne brisât sa corde. Il finit par se cacher derrière un pilier. Un enfant en passant pinça sa longue queue qui traînait. Il cria si fort que Sen s'enfuit.

Elle s'arrêta plus loin et attendit un long moment. Un long moment annamite c'est presque infini, nos nerfs ne sauraient y résister. Le spectacle de la barrière de bambou, d'un coin du ciel et du factionnaire guettant l'horizon sur son perchoir était monotone. Elle chercha une distraction. En déplaçant l'un de ses pieds, en tournant sur l'autre elle pouvait voir les bâtiments des linhs. Les nattes avaient été décrochées des portes et, dans la lumière, des ombres passaient. Parfois un milicien avançait la tête, examinait les alentours et gagnait en courant la case voisine. Thi-Sen reconnaissait déjà quelques visages : celui de Méo, le cuisinier, celui des gradés qui lui inspiraient quelque respect encore à cause de leur ton très auto-

ritaire. Elle ne savait cependant pas leur nom et n'aurait pu désigner parmi tous les autres ceux qui avaient pris son village. Le tri devait se faire plus tard, au hasard des connaissances et des rencontres.

Un sergent, sorti de la dernière porte, appela un linh et s'accroupit à l'ombre. Sen le connaissait, il avait dormi auprès d'elle. La veste ouverte, le ceinturon ôté, il ressemblait à peine à un guerrier ; d'un seul geste il dénoua sa chevelure qui tomba sur les épaules. L'homme accouru à l'appel et dont le torse nu était marqué d'une large blessure, la prit dans ses mains, la serra au ras de la nuque et la secoua. Il la peigna longuement, puis en trois mouvements rapides la noua et planta dessus un large peigne. Sen à cette mode, reconnut des Annamites du Sud, tout au-delà de Hué.

Le camp avait son grand silence des repos. Le sergent rentré chez lui, l'homme parti, le préau demeura vide. Le souvenir des femmes arrivées avec elle revint à Sen. Leur place restait marquée par les gros bambous bien polis, de la couleur lisse des vieilles pipes à opium, un peu usés au centre et aux extrémités.

Sen désira savoir ce qu'elles étaient devenues ; son beau chapeau avait été oublié au dernier gîte et le soleil dans toute son ardeur brûlait tout ce qu'il touchait. Heureusement le parapluie avait été posé le long du mur, elle s'en empara. Ce fut une véritable prise de possession, — elle ne devait plus s'en dessaisir.

En même temps que le plus enviable des biens,

le parapluie est le plus honorifique. Nous lui devons le commencement de notre influence ; les indigènes ont conçu de notre ingéniosité une haute idée en constatant comment nous avons transformé d'une façon commode les grands parasols de feuillages montés sur bois et même les ustensiles pliants, en papier huilé, d'importation japonaise.

J'ai dit que celui-ci permettait d'apercevoir le ciel par un nombre incalculable de petits trous et de fentes. La trame de l'étoffe un peu sombre quoique roussie s'en trouvait égayée et l'ombre de Sen était, sur le sol, pointillée d'or.

Entre la baie et la grande case, la fillette trouva tout le déchet, tous les détritius du camp : les nattes déchirées, les bouteilles, les boîtes, les ustensiles de cuisine cassés y avaient asile en attendant la corvée de nettoyage. Là aussi c'était la solitude, ce n'était déjà plus le silence : des voix étouffées annonçaient le voisinage de bavards.

En bas, entre le flanc du plateau et la haie extérieure, le jardin du poste offrait un peu d'ombre. Femmes et enfants s'y étaient réfugiés, rejoints par des linhs. La vue de Thi-Sen arrêta les conversations.

Sa curiosité l'attira vers les cases. Elle pénétra dans la première. Il y faisait une température très lourde. Un caï accroupi sur le lit de camp et partagé entre la crainte d'enfreindre le règlement interdisant aux femmes l'accès des casernements et le désir de ne pas contrarier la « madame du capitaine » grommela quelques phrases :

— « F... le camp ! (La formule ne devait pas être admise avec toute sa brutalité). Sen ne comprit pas.

— « Dive » — reprit-il sans effet — quoique ce mot ait, à quelque nuance près, la même signification. Il n'insista pas, la femme étant un danger réel et immédiat, le règlement une fiction.

L'inspection fut brève. Le lieu n'offrait aucun intérêt. Une barre de bois soutenue par des petites traverses portait une longue suite de planches inclinées — le lit. Quelques hommes y dormaient, d'autres nettoyaient leurs armes. Certains absolument nus s'absorbaient dans une toilette complète et d'autres, accroupis derrière un camarade, s'occupaient à épilucher sa chevelure.

La case voisine offrait plus de pittoresque ; sa construction un peu rudimentaire avait dû être hâtive. Peut-être n'avait-elle pas été prévue dans le plan primitif, aussi ressemblait-elle vraiment à toutes les cases dont un panneau se rabat la nuit et forme marquise durant le jour, permettant à la maladresse d'un visiteur ou à la facétie d'un coup de vent de changer la lumière en obscurité, si la Providence Jaune n'avait prévu cette éventualité et ménagé un peu partout des trous assez larges.

Des nattes posées sur la terre servaient de lit. Des chiffons suspendus, des bols, des marmites, des théières, des tasses, des plateaux nattés, complétaient l'ameublement. Il devait y avoir une multitude de petites bêtes remuantes, glissantes, sauteuses, rampantes ou volantes de la race pi-

queuse ou mordante, invisibles à l'œil nu. Sen avait deviné le logement des femmes. Presque toutes étaient au dehors ; l'occupation la plus grave de leurs journées consistant à chiquer énormément.

Sen les trouva entassées près de là entre deux nattes comme en un bain d'ombre. Elles savaient sa qualité, aussi ne lui lancèrent-elles aucune plaisanterie. Le sentiment de la hiérarchie n'alla pas jusqu'à arrêter leur conversation. Sen passa sans s'arrêter. Après un coup d'œil à l'autre bâtiment, — indifférent au logement des hommes, curieux aux petites cases étroites des sergents, — elle alla vers la porte et longeant le mur de ronde, traversa le jardinet. Les femmes de son village travaillaient déjà pour les linhs qui n'avaient pas tardé à leur trouver de la besogne ; elles s'interrompirent et se levèrent à son approche. La fille de leur mandarin, apportée ici avec leurs trésors, venait-elle leur apprendre quelque décision du chef ? Sen ne s'arrêta pas — elle avait revu parmi elles le bourreau.

Lorsqu'elle revint les blancs montaient à cheval. Ils passèrent à côté d'elle, franchirent les deux portes et galopèrent vers le village. Qui s'occuperait d'elle ? Les heures passaient, les feux du soleil augmentaient, tout à l'heure ce serait le plein midi.

La réponse ne tarda pas. Dès les premières syllabes Sen avait reconnu la voie détestée de Méo.

Il se trouvait intimement lié au souvenir de la première soirée et ses attentions, d'ailleurs ironiques, n'avaient pu racheter la phrase humiliante « Mandarin Cadouille ». Il lui inspirait de la haine et toutefois elle lui devait quelque gratitude — oh ! une gratitude annamite, bien légère et tout à fait spéciale — pour lui avoir donné le titre dont les autres la nommaient « Madame Capitaine ». Elle en savait maintenant la valeur et la signification.

Méo, accoudé auprès d'elle sur la barrière, lui expliquait le paysage :

— « Là, dans le village, le grand toit abrite la demeure du Chinois qui vend des choses très bonnes et très jolies ; à côté, celle du mandarin — il est très riche le mandarin ; — plus loin, tout à fait isolé, le marché où les gens des environs viennent apporter tout ce qui se mange. C'est là qu'on achète le riz, les légumes, les fruits, les poulets. Toutes les autres maisons sont habitées par des nhaqués (paysans).

Paysans ! Méo dit le mot comme un citadin, avec dédain.

« Là-bas, le pays des jaunes aux cheveux tressés gardé par un camp de Français, beaucoup plus grand et beaucoup plus fort que celui-ci ; de l'autre côté, le pays des sauvages. Un Européen les surveille, comme ils ne sont pas très dangereux, le camp est petit, tout petit ».

Méo proposa d'entrer dans la maison. Sen n'avait pas imaginé qu'il fut possible d'en posséder une semblable. Les cloisons blanchies consti-

tuaient à ses yeux un grand luxe, quoique l'enduit fut tombé par places et montrât des planches mal dégrossies. Les lits étaient bien étroits ; les blancs y couchaient seuls sous les draperies légères.

— « Pourquoi cela ? »

— « Ils ont la peau si fine, si légère, que c'est presque comme s'ils n'en avaient pas. Ils craignent les moustiques au point de s'enfermer dans des cages pour dormir ».

La table couverte d'un tapis brun, les chaises chinoises, les ornements des murs, surprirent Sen. La maison avait deux pièces. Dans la plus grande, le lit de fumerie avec le nécessaire à opium occupait la place d'honneur.

— « Capitaine aussi l'autre ? » demanda Sen.

— « Capitaine, tous les blancs — mais le gros capitaine est le premier capitaine, le chef ».

Méo voulut montrer la cuisine, un réduit nu et vide, les feux étant toujours allumés au dehors ; c'était sa case, il y régnait en maître absolu et le montra en allongeant une giffle à son aide, un grand garçon qui s'en prit à son tour au marmiton.

Thi-Sen désira voir le bastion, ce cube blanc si mystérieusement fermé. Méo se refusait à l'y conduire, exagérant la consigne. Elle dut insister beaucoup.

Il raconta ce que les théories lui avaient appris : « en cas d'attaque, on plante les bambous des portes, vite, vite. Pan, pan, sur les assaillants ; et s'ils passent la première enceinte, pan, pan encore avant de courir ici, tandis qu'ils gagnent la seconde

haie. Pan, pan, pan par tous les trous, pan pan. Fini, tout ».

Il mêlait dans ses explications des locutions bizarres à ses mots annamites. En plus de la tactique, Sen apprit une des significations de « Fini tout » : les assaillants étaient tous morts.

« Taratata, le clairon sonne, les miliciens sont victorieux. Madame la France elle est beaucoup contente ».

Méo se décida à aller chercher l'énorme clef qui aurait pu fermer un château-fort ou une prison. Avant de l'engager dans la serrure, il recommanda au factionnaire de l'avertir, si les chefs revenaient ; il risquait en effet une correction.

Sen éprouva une grande joie à pénétrer dans cet endroit défendu : les Français devaient y cacher de très puissants instruments de guerre. Elle n'y vit cependant que des caisses et des sacs isolés du sol sur des pieux et les fusils des pirates entassés.

Une échelle conduisait de ce rez-de-chaussée sombre au premier étage.

Entre le plancher rudimentaire, aux planches mal jointes, de ce bois lourd qui résiste au feu, et le toit rudimentaire posé sur les parties saillantes, un homme avait juste la place de se tenir debout. Des demi-meurtrières creusant les entre-deux des créneaux permettaient de tirer sans s'exposer. Cette disposition était la seule ruse de guerre que découvrit Sen. Elle suffit à la persuader de l'inutilité d'une attaque.

La vue rasait toute la campagne environnante,

surveillant tous les abords. Méo se pencha et désigna un point très très lointain.

— « Avec les fusils français on peut tuer des pirates jusque là-bas. »

Il exagérait un peu.

Sen regardait et Méo s'était tu. Il avait inspecté tous les alentours avant de s'asseoir auprès d'elle. Les chefs s'étaient sans doute attardés chez le Chinois, leur arrivée soudaine n'était pas à craindre : deux bras glissèrent en maraude sous les bras de Sen, deux mains saisirent sa poitrine.

Dressée aussitôt, en grande colère, prête à griffer, elle s'échappa et voulut se défendre. Méo parut étonné de la résistance, il revint vite et tint bon. Saisie à bras le corps, Sen, accrochée à son chignon tentait de résister. Cette fois tous les ongles plièrent, elle se sentit en détresse.

Un mot à mi-voix venu du mirador voisin arrêta net la lutte. Les chevaux venaient de sortir du village. Méo et Sen eurent juste le temps de descendre les échelons et de sortir. Méo rentrait dans la maison au moment où le premier cheval gravissait le sentier ; le milicien s'immobilisait dans sa cage pour saluer.

XI

Sen était prête à accueillir son mari le plus gentiment qu'elle le pouvait. L'impassibilité est le propre des races jaunes et la fillette avait appris à ne montrer ni joie ni peine. L'émotion chez elle ne pouvait être qu'un sentiment sans aucune manifestation apparente, quelle que fût la force du bonheur, de la souffrance ou de la crainte qui l'inspirât. Quand Sen songeait à Bonneaud et qu'un tiers était mêlé à sa pensée elle le nommait mentalement « le chef » mais « mari » sitôt qu'elle ne pensait qu'à lui seul. Elle le considérait comme tel. Depuis le matin cependant, il avait exagéré l'indifférence de son rôle, peut-être allait-il redevenir tel qu'il avait été durant les étapes.

Encore une fois Sen se vit négligée. L'inspecteur, sitôt glissé de sa selle, avait été conduit par un sergent vers les casernements. Il fallait décider du sort des femmes et régulariser les mariages. Cette sollicitude, il est vrai, ne tirait pas à conséquence. Elle n'avait d'autre but que d'éviter la présence au camp de personnes irrégulières et de combattre officiellement la polygamie.

Pourvues de rations de riz pour la route, les porteuses, d'abord, furent éloignées. Il était prévu qu'elles resteraient quelques heures, peut-être quelques jours, à attendre, sans savoir quoi, et disparaîtraient.

L'inspection des « épouses », donna lieu à des scènes comiques. Certaines étaient obligées de désigner elles-mêmes leur mari, et encore ceux-ci n'acceptaient-ils pas toujours, soit que pendant la route ils eussent appris à les connaître, qu'ils en fussent lassés ou qu'ils ne voulussent pas accepter de responsabilité. Par contre, deux hommes se présentaient pour la même femme, (se disputant sans qu'il fut possible de découvrir la vérité) et celle-ci n'osait se prononcer. Deux, ne trouvant pas de preneur, allaient s'éloigner. Au moment où elles passaient la porte un homme s'élança. Il avait désigné l'une d'elles, mais, après une courte hésitation ramena l'autre.

La cérémonie fut sommaire. Un numéro matricule et un nom inscrits côte à côte sur un carnet suffisaient à créer une famille destinée à connaître par la suite des vicissitudes sans fin, — par les ventes, les échanges et certains remplacements clandestins qui échappaient toujours à l'autorité. Il faut dire que l'autorité se contente d'accomplir les formalités ordonnées sans se livrer à une surveillance trop suivie.

Bonneaud vint enfin vers Sen qui assistait de loin à la scène.

— « N'est-ce pas qu'elle est jolie, ma petite congai, cria-t-il à l'autre blanc déjà assis à une table.

— « Oui, un peu jeune peut-être. Bah ! elle grandira. Elle n'a pas l'air de s'amuser beaucoup. »

— « On la distraira ».

Méo lui traduisit ce qu'il avait saisi de la conversation par un mot :

— « Tot » (Jolie).

Ce fut tout. Bonneaud en marche affectait de se nourrir comme ses hommes, Sen avec surprise le vit manœuvrer des ustensiles étranges, manger des mets bizarres et boire un liquide plus rouge que le thé. Son compagnon lui faisait face, il était grand et maigre, portait des cheveux courts et une longue barbe à deux pointes, ses yeux semblaient exagérément grands et son regard tantôt flottait sans arriver à se fixer, tantôt se fixait avec une telle force qu'il paraissait ne pouvoir se détacher.

Sen s'ennuyait, elle choisit un coin de porte pour s'accroupir. Son choix était maladroit. Méo qui avait failli renverser deux tasses, lui décocha un petit coup de pied au passage. Elle eut envie de crier. Les blancs lui donnaient si peu d'attention et en apportaient tant à leur fin de repas qu'elle n'osa pas. Méo lui faisait signe d'ailleurs de le suivre.

Ils allèrent près de la cuisine, à l'endroit où la barrière dominait le jardinet. Jusqu'à nouveaux ordres, Sen était l'invitée de Méo.

Le repas était très bon. Les tasses, les bols rangés sur un grand plateau fait avec des rubans de bambou contenaient du riz très blanc, des poissons découpés en petites bouchées, des salades d'oignons crus, et aussi les restes du repas des

chefs, que la sauce de poisson fermenté rendait excellents. Le cuisinier ne négligeait point sa propre cuisine. Son nuoc-man était particulièrement savoureux. Sen n'en avait jamais goûté de meilleur. Méo assura qu'il l'avait acheté au Chinois, mais le mot d'achat était un peu gros peut-être ; il ne devait pas payer souvent.

Après leur déjeuner, les Blancs s'étaient mis à écrire. Habituellement, ils se reposaient à cette heure où les hommes ne pouvaient pas sortir de leurs cases. Sen devait plus tard connaître cet instant sacré de la sieste où tout paraît vaincu par la torpeur de l'après-midi torride.

Elle se dirigea vers l'écurie où dormaient trois petits chevaux. Ils avaient l'air si sage qu'elle voulut caresser le plus proche. Un redressement soudain, un petit hennissement ; la bête effrayée lançait des ruades pour affirmer son effroi des longues robes de femmes. Sen sortit précipitamment.

La maison devait avoir une ombre propice au repos. La fillette y revint. Méo s'interposa à temps. Elle ignorait donc que le « Capitaine » ne voulait être dérangé sous aucun prétexte lorsqu'il écrivait. Aujourd'hui la consigne était particulièrement sévère. Un caï devait aller à la rencontre du courrier. Le Capitaine contait, à l'aide de caractère très laids, les faits de la dernière semaine. Ces lettres partaient pour la capitale, et de là parvenaient très loin, très loin, jusque dans le pays des officiers ; c'était très grave.

L'explication fut longue, car Thi-Sen ignorait